

LE SECRET
DU CORBEAU



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2023

7 rue Clément Ader

56880 Ploeren

www.blh-editions.com

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : décembre 2023

BERTRAND BRÉNEAU

LE SECRET
DU CORBEAU



Prologue

**Lundi 1er septembre de cette année,
Bourges.**

Un secret partagé n'est plus un secret. Paolo Pellini le sait. Le temps lui est compté. Il presse le pas, se retourne sans cesse pour surveiller ses arrières. Personne ne le suit. On ne le tuera donc pas. Pas maintenant ! Pas en pleine rue, et encore moins à l'heure où les gens emmènent leurs enfants à l'école.

Néanmoins, il n'est pas tranquille. Son pas est rapide, à la limite de la course. Chaque fois que le regard d'un inconnu se pose sur lui, il a l'impression que ce dernier connaît l'importance de ce qu'il transporte. Par réflexe, il tâte la bosse de sa veste sous laquelle se cache son précieux héritage.

La fin de son histoire approche, et c'est avec une certaine mélancolie qu'il essaie de se rassurer en se remémorant les moments-clés de son existence. Il se rappelle ses choix, bons et mauvais, qui ont déterminé le sens de sa vie. Quand il se sera débarrassé de son fardeau en postant son enveloppe, il aura accompli son devoir, celui de transmettre la vérité.

1

1942,

Paris, 9^e arrondissement.

Personne dans le couloir. L'enfant en profite pour se glisser à l'extérieur de sa chambre.

— Surtout pas de bruit, se dit-il, en courant dans le couloir.

La main sur la poignée de la porte de la chambre, Robert lorgne une dernière fois derrière lui pour s'assurer que la voie est libre... et entre.

À pas de loup, il se rapproche de sa mère endormie. Le sommeil est profond, la respiration difficile. Emportée par une maladie héréditaire incurable, chaque jour, elle glisse un peu plus vers la mort. Son père lui avait pourtant promis de trouver un remède pour la sauver.

— Mensonge ! rage intérieurement l'enfant. D'ailleurs, où est-il ce menteur de père ? Voilà des jours que je ne l'ai pas vu, depuis l'arrivée des hommes à l'imperméable noir qui habitent maintenant chez nous.

Le grand-père de Robert lui a expliqué qu'il s'agit d'Allemands d'un genre *spécial*, qu'ils cherchent son père, car il détient la clé d'une énigme des plus cruciales à leurs yeux.

— Quel secret pourrait-être plus important que la vie de maman ? peste l'enfant.

Mais à dix ans, Robert ne saisit pas toutes les subtilités du monde des adultes. En attendant, tout ce qui lui importe, c'est de pouvoir toucher et caresser la main de sa mère, d'en apprécier la chaleur. Peau contre peau, il se laisse enivrer par son odeur.

Des allées et venues bruyantes dans le couloir l'alertent. À tous les coups, c'est Anne-Marie, la nounou, qui s'inquiète de son absence après avoir vérifié qu'il dormait bien. Quand elle le retrouvera ici, elle le grondera, c'est sûr. Mais, Robert s'en fiche. L'envie d'être blotti contre sa mère se révèle bien plus forte. Chaque minute passée auprès d'elle est une victoire.

Assis sur le parquet depuis longtemps, la main de sa mère contre sa joue, l'enfant somnole. Un état de semi-conscience agréable qu'il tente de garder. Puis, la chaleur maternelle agit sur lui comme le plus puissant des somnifères. Soudain, un bruit sourd le réveille en sursaut. Il essaie d'en localiser la source, lève la tête par-dessus le lit. Rien dans la pièce. Cela vient de l'extérieur. Il devine alors une ombre impressionnante appuyée contre la fenêtre.

— Un monstre ! panique-t-il.

La peur l'inonde en une seconde et lui procure la chair de poule. À quatre pattes, Robert se réfugie au plus vite dans le placard en face du lit. Il tente de le refermer, mais l'une des portes se bloque. Il tire dessus à plusieurs reprises. En vain. Il abandonne sa manœuvre, craignant de faire trop de bruit et d'être repéré par la bête. L'espace laissé entre les deux portes de placard lui permet d'entrevoir le monstre se déplier à l'intérieur de la chambre.

— Par quel tour de magie a-t-il réussi à entrer ? s'interroge le garçon.

Robert plaque ses mains sur sa bouche. Malgré ce réflexe, il a l'impression que les battements de son cœur s'entendent jusqu'à la butte Montmartre. L'ombre s'avance près du lit. Ce n'est pas un monstre, c'est un humain. À la silhouette, l'enfant dirait qu'il s'agit d'un homme. Que veut-il à sa mère ? Pas de mal à première vue, car il s'assoit avec précaution à son côté.

L'homme pose délicatement une main sur le visage de la femme toujours endormie, puis murmure d'une voix douce.

— Louise.

Cette voix ! Robert la reconnaîtrait entre mille. Ce qu'il prenait pour un monstre n'est donc que son père. Il est revenu.

— Pourquoi papa entre-t-il comme un voleur ? Sûrement à cause des hommes en imperméable... réfléchit l'enfant avec perspicacité pour son âge.

Tirillé entre l'envie de sortir de sa cachette pour se jeter dans ses bras et celle de le frapper de toutes ses forces, car il a disparu depuis si longtemps, Robert choisit de rester tapi parmi les vêtements avec le sentiment que le moment est important.

— Louise, c'est moi. Lucien.

Sortant d'un profond sommeil, la femme chuchote d'une voix vaporeuse.

— Tu es revenu.

Lucien serre la main de son épouse avec tendresse, la porte à ses lèvres et l'embrasse. Il se nourrit de la chaleur de Louise. À la faveur de la lune, Robert discerne un sourire s'étirer sur les traits

fatigués de sa mère pour illuminer son visage de bonheur. Cela fait un long moment qu'il ne l'a pas vue ainsi. Heureuse.

— Pardonne-moi, ma chérie, je n'ai pas trouvé le remède à tous tes maux. J'ai tout essayé, je te le promets, et je continuerai tant que j'en aurai l'occasion.

Une larme perle sur la joue de Louise avant de se perdre dans son cou.

— Je sais mon amour, c'est un mal qui ronge notre famille depuis tant d'années. Je t'avais prévenu que tu ne pouvais rien y faire.

Des sanglots maîtrisés. Pour la première fois, Robert entend son père pleurer. Après une minute de silence, Lucien se redresse. Louise le dévisage. Il y a tant d'amour dans le regard de sa mère que l'enfant en ressent une certaine jalousie.

— J'ai tout de même trouvé la pierre, glisse Lucien.

Même à deux doigts de la mort, l'évocation de ladite pierre redonne des forces à Louise.

— Celle que les Allemands cherchent partout ? Où est-elle ?

Le père dégage un pan de son manteau. Que montre-t-il ? Caché dans son placard, Robert ne voit rien.

— Là.

— Oh, Lucien.

Émue, Louise se blottit dans les bras de son mari. La seconde suivante, elle sanglote, ne parvenant plus à contenir son émotion. Tristesse ou joie ? Robert ne saurait le dire. Peut-on pleurer de joie ? Lui n'a jamais pleuré que de douleur. Tout ce qu'il entend à présent, ce sont des sanglots perturbés

par des pas lourds qui s'affolent dans le couloir. Brusquement, des cris déchirent l'instant de bonheur des époux Fabre. À l'étage, c'est le branle-bas de combat, les Allemands ouvrent toutes les portes de l'appartement avec fracas.

— Lucien, il faut que tu partes, c'est trop dangereux, commande Louise.

Le père se relève, lâche la main de sa femme, ses yeux s'humidifient ; la quitter de nouveau lui brise le cœur.

— Et Robert ? se soucie-t-il.

— Ma famille s'en occupera, ne t'inquiète pas pour lui. Va, Lucien ! Sauve-toi, tant qu'il est temps.

Lentement, Robert observe son père reculer vers la fenêtre en fixant sa femme comme s'il savait déjà qu'il ne la reverrait plus. Quand la porte de la chambre s'ouvre brutalement, la silhouette d'un homme vêtu d'un long manteau, arme au poing, se découpe dans la lumière du couloir. L'Allemand hurle à gorge déployée en direction de son père.

Robert ne comprend rien. Il a peur, son sang se fige. Afin de calmer la fureur de son adversaire, Lucien s'arrête net avant de reprendre subitement sa course pour se faufiler par la fenêtre restée ouverte.

Surpris, l'Allemand appuie avec rage sur la détente de son Luger. Les détonations assourdissent l'enfant tapi au fond de son placard. Après s'être mis les mains sur la bouche, Robert se protège maintenant les oreilles pour atténuer le sifflement qui bourdonne dans sa tête. Recroquevillé sur lui-même, lorsqu'il rouvre les yeux, il découvre sa mère à genoux sur le lit, les bras écartés pour barrer la route à l'étranger. Progressivement, une auréole

empourpre sa chemise de nuit et son visage stupéfait se tord de douleur.

Lucien, accroché à la rambarde du balcon, hurle de désespoir en apercevant sa femme s'écrouler sous les balles qui lui étaient destinées. Le temps de la consternation passé, il saute dans le vide. De son côté, l'homme à l'imperméable contourne le lit, se précipite à la fenêtre et tire une salve sur le fuyard. La cible hors d'atteinte, il vocifère, tape avec rage la crosse de son arme sur le garde-corps en métal.

Sous le choc, Robert se risque hors de sa cachette. Il rampe vers le lit parental, puis se roule dessus à la manière d'un serpent. Il attrape les épaules de sa mère et les secoue, doucement d'abord, puis avec davantage de force.

— Maman ! Maman !

Mais, les yeux de Louise demeurent clos. Devant le corps inanimé de sa mère, Robert sanglote, s'effondre sur elle. Autour de lui le monde s'agite, poursuit sa course folle comme si la mort de sa mère n'avait aucun intérêt. D'autres agents allemands débarquent dans la chambre en criant. Le premier, toujours sur le balcon, se retourne, braille des ordres à grand renfort de gestes. La petite troupe s'évapore dans la seconde. Leurs pas lourds résonnent dans tout l'appartement avec la violence d'une cavalcade de chevaux sauvages. L'homme à l'imperméable quitte la fenêtre, considère avec morgue l'enfant agrippé au cadavre de sa mère, le pyjama rougi de sang. Leurs regards se croisent.

Sans mot dire, l'Allemand soulève son chapeau. Est-ce pour le saluer ou s'excuser d'avoir tué l'être le plus cher à ses yeux ? Robert ne saisit pas bien la portée ni le sens de ce geste. Il se contente de suivre

des yeux l'homme qui disparaît de la chambre. Immobile, l'enfant demeure accroché au corps de sa mère. Il faut l'intervention de Henri Chantonay, son grand-père, pour parvenir à l'en arracher.

À jamais gravée dans sa mémoire, Robert gardera l'image de sa mère, morte dans ses bras. La douleur ressentie cette nuit-là marquera son cœur, pour toujours.

**Lundi 1er septembre de cette année,
Paris, 12e arrondissement.**

Un rai de lumière s'aventure par les volets de la chambre de Lawrencia Pellini. Il se permet même de traîner langoureusement sur son visage alors qu'elle dort encore. Quel arrogant ! Dérangée, elle grimace et se tourne pour échapper à cet intrus. Instinctivement, elle cherche Adam de la main. Personne. Son petit ami est déjà parti au travail.

Le ventre de Lawrencia gargouille, lui indiquant que l'heure du déjeuner approche. Médecin-urgentiste à l'hôpital Trousseau de Paris depuis un an, elle ne supportera pas trente ans de travail de nuit. Elle n'a déjà qu'une seule envie : rentrer chez elle, à Bourges, pour retrouver une vie calme, loin de la colère des manifestations et du risque des attentats.

Lawrencia aime sa ville natale, son histoire, ses demeures anciennes, son palais Jacques Cœur, ou encore son hôtel Lallemand avec son célèbre oratoire. Dès qu'elle y revient, elle a l'impression de renaître, de retrouver ses racines.

Vaincue par le soleil de fin d'été, elle abdique, se redresse et s'adosse contre la tête de lit en se calant confortablement le dos avec son oreiller.

Premier réflexe de la journée, une cigarette. Un rituel dont elle ne peut pas se passer. Manger attendra quelques bouffées de nicotine. Lawrencia allonge le bras et attrape son paquet de Marlboro sur la table de chevet. Elle glisse une cigarette entre ses lèvres avant de s'agacer.

— Merde, où est ce foutu briquet ? Combien de temps ai-je perdu dans ma vie à chercher de quoi allumer ces satanées clopes ?

Le briquet de secours au fond du second tiroir lui sauve encore la mise. Avec bonheur, elle tire sur sa cigarette et se laisse envahir avec satisfaction par les premiers effets de la nicotine. Apaisée, elle exhale longuement la fumée par le nez et observe les arabesques grisâtres se mélanger au-dessus d'elle. Une danse éphémère qui, chaque fois, l'hypnotise. Malgré tout, l'odeur musquée, amalgame de transpiration et de sexe du petit matin embaume toujours la pièce. Comme souvent lorsqu'elle rentre de sa nuit de travail vers six heures, elle s'est abandonnée dans les bras d'Adam. Un bien curieux rituel, là aussi, quand elle y pense, mais cela lui permet de s'endormir rapidement. Le sexe en guise de somnifère.

Nue, clope au bec, Lawrencia se lève et se dirige vers la fenêtre pour observer la ville grouiller à travers les interstices des persiennes à la peinture écaillée. Voir sans être vue, elle a toujours aimé ce jeu. En ouvrant les battants, la chaleur s'engouffre et le tumulte de la vie du XII^e arrondissement de la capitale l'agresse sur-le-champ : klaxons, cris d'enfants, voitures accélérant exagérément pour franchir un feu déjà rouge, odeurs d'échappement...

L'ambiance de cette ville l'étouffe ; l'air semble y peser des tonnes. Accoudée sur le rebord de la fenêtre, une brise légère s'invite sur son corps, provoquant en elle un frisson qu'elle réprouve. Trop de bruit. Trop de gens. Elle referme la fenêtre et s'isole dans son refuge.

Pour rendre son réveil plus agréable, Lawrencia balance une compilation de soul-jazz sur l'enceinte du salon. Pendant que Norah Jones chante Sunrise, elle jette un œil sur son téléphone où elle constate qu'elle a un nouveau message. Elle balaie l'écran du pouce et lit son traditionnel mot d'amour envoyé par Adam pour lui souhaiter « *une bonne journée* » et lui dire un « *je t'aime* » devenu d'un banal déprimant. Néanmoins, elle sourit. Sa journée commence bien. Sans cette attention, elle s'inquiéterait sûrement, se vexerait même. Assez de nicotine, elle écrase sa cigarette dans un cendrier déjà plein et file sous la douche.

Alors que Lawrencia coiffe avec désinvolture ses cheveux bruns courts encore humides, la sonnerie de son téléphone dédiée à son grand-père résonne entre les murs carrelés de la salle de bain.

— Tiens ? Que me veut-il ?

La sonnerie cesse de retentir avant qu'elle ne puisse décrocher. Un mauvais pressentiment la gagne. Elle vérifie son smartphone, l'appel provient bien de son grand-père. Pas de message. Elle décide de le rappeler. Rien. Ce n'est pas dans les habitudes du bonhomme d'agir ainsi.

Inquiète, elle appelle sa meilleure amie, Alicia Morin, qui habite toujours dans le quartier de leur enfance. Avec un peu de chance, elle pourra se rendre au domicile de son grand-père pour s'assurer

que tout va bien. Mais, là encore, il n'y a personne au bout du fil.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous à ne pas répondre aujourd'hui ? maugrée-t-elle, les dents serrées.

Elle se force à parler à la messagerie. À sa voix chevrotante, Alicia n'aura aucune difficulté à saisir son angoisse. Elle s'assoit sur le bord du lit, comme si le moelleux du matelas pouvait amortir la violence de son anxiété pour le pilier de sa vie. Que signifie cet appel sans message ? Pourquoi son grand-père ne répond-il plus ?

Il n'en faut pas plus à Lawrencia pour jeter son smartphone sur l'oreiller et entasser les premiers vêtements qui lui passent sous la main dans une valise. En moins de cinq minutes, celle-ci est bouclée. Un jean et un débardeur enfilés à la hâte dans la pénombre, un mot griffonné sur le cadavre d'une enveloppe à l'attention d'Adam, et la voilà en route pour Bourges. Elle veut s'assurer elle-même que son grand-père va bien. Pour le travail, elle appellera sa responsable sur la route, celle-ci comprendra la gravité de la situation.

**Lundi 1er septembre de cette année,
Bourges.**

La Fiat 500 avale les bandes blanches de l'autoroute avec avidité. À ce rythme, Lawrencia arrivera chez son grand-père avant seize heures. Elle se retient de craquer, mais ce n'est qu'une question de temps, ses yeux finissent toujours par s'embuer dès qu'elle laisse une pensée voguer vers l'éventualité de la mort de son aïeul. Plusieurs fois déjà, elle a essayé d'avoir Alicia au téléphone. En vain.

— Où est-elle ? Elle est constamment pendue à son téléphone, sauf aujourd'hui, comme par hasard ! s'énerve Lawrencia.

De nombreuses hypothèses se bousculent dans la tête de la jeune femme, de la plus optimiste à la plus dramatique. Soudain, le nom d'Alicia s'affiche sur la console centrale accompagné d'une sonnerie qui résonne dans tout l'habitacle.

— Alicia, enfin ! Est-ce que tu as eu mon message ? Tu es où ?

— Oui, j'ai... Je...

Les hésitations de son amie ne plaisent guère à Lawrencia.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? la presse-t-elle, paniquée.

— Je suis chez ton grand-père. Il... Il est mort, je crois.

Une bombe explose alors dans la tête et le cœur de Lawrencia. Elle expire bruyamment et prend une grande inspiration pour se donner du courage. Le mode médecin s'active dans son cerveau, ce qui lui permet, l'espace d'un instant, de maîtriser la terrible nouvelle.

— Dis-moi ce qui se passe exactement !

— Il est allongé sur le sol et... il ne respire plus. C'est affreux, il est mort.

Aussitôt, Lawrencia comprend la terrible conséquence de la situation. Toutes ses pensées se cristallisent alors sur le drame qu'elle est en train de vivre : la perte du dernier membre de sa famille. Un désastre ! Le regard perdu, les yeux emplis de larmes, Lawrencia conduit à l'aveugle. Pendant un temps, elle a l'impression de traverser le monde au ralenti, comme si rien ne pouvait l'atteindre. Elle quitte l'autoroute, agit de manière automatique jusqu'au moment où elle se rend compte qu'Alicia est toujours en ligne. Alors, Lawrencia rassemble ses idées et tranche.

— Appelle les secours !

—...

Devant l'absence de réponse de son interlocutrice, dont elle imagine très bien l'état de sidération, elle se reprend aussitôt.

— Bon, pas de panique ! J'arrive. Je suis là dans cinq minutes.

La Fiat termine de se faufiler rapidement dans les rues du centre-ville de Bourges. Lawrencia se

gare à la hâte à proximité de l'église Saint-Pierre où les abords de la maison de son grand-père se révèlent étonnamment calmes. Pas d'ambulance ni de sirène hurlante en approche. À l'inverse de ce qu'elle ressent en son for intérieur, il règne une totale quiétude dans le quartier.

Lawrencia se précipite vers l'imposant portail en métal forgé et le pousse sans ménagement. Le grincement familier lui serre aussitôt le cœur. De la cour gravillonnée, elle remarque que la porte d'entrée est entrebâillée. À son entrée dans la maison, sa respiration devient difficile ; comme si l'air y était brusquement plus dense.

Elle est à cent lieues de ses irruptions fracassantes lorsqu'elle était adolescente. Combien de fois a-t-elle franchi cette porte en hurlant joyeusement « Papy ! » ? Elle se revoit jeter sans précaution ses affaires d'école sous l'escalier, se rendre au frigo, se servir un jus de pomme et chercher son grand-père partout pour le retrouver dans son atelier, comme d'habitude.

Mais, à cette seconde précise, Lawrencia lutte contre les émotions qui affluent sans cesse dans son esprit avec la puissance des vagues d'une tempête sur une jetée.

— Alicia ? C'est moi ? Où es-tu ?

Une forte odeur aillée flotte dans l'air.

— Étrange, se dit, intérieurement, la médecin en empruntant le couloir qui dessert les pièces principales.

— Par ici. Dans le bureau !

Lawrencia court jusqu'à la pièce indiquée par la voix triste de son amie. Dès le seuil, elle découvre le corps de son grand-père allongé sur le tapis, son

téléphone encore en main. Immobile, Alicia dévisage sa meilleure amie d'un air perdu.

Instinctivement, Lawrencia s'agenouille, recherche un signe de vie, d'abord une respiration, puis un pouls. Rien. Aucun battement perceptible. Le masque de la souffrance s'est figé sur le visage de Paolo Pellini. Du coin de ses lèvres, des traces de vomissures ont coulé jusque sur le tapis, montrant combien la mort a été douloureuse. Lawrencia soulève les paupières de son grand-père pour inspecter le blanc des yeux. Toujours cette odeur aillée qui persiste dans l'air. Elle se penche de nouveau au-dessus du corps et inspire légèrement. L'odeur émane du cadavre. Cadavre !... Elle ose penser à ce mot en étant penchée sur le corps de son grand-père. Combattant sa tristesse, la jeune femme cogite.

Une question lancinante taraude son esprit : quel produit dégage une telle odeur ?

Elle fouille dans sa mémoire, se maudit, car elle le sait, mais ne réussit pas à retrouver l'information dans l'immédiat. Une fois debout, elle se tourne vers Alicia. Cette dernière est prostrée, le regard toujours rivé sur le corps. Tout en essuyant des larmes qu'elle ne parvient plus à retenir, Lawrencia lance sur un ton de reproche :

— Pourquoi n'as-tu pas appelé les secours ?

— Il n'y avait visiblement plus rien à faire.

Les femmes marquent une pause, se considèrent sans un mot avant de fixer le corps sans vie de Paolo. La petite blonde aux rondeurs généreuses a les traits marqués par la tristesse, elle connaissait le grand-père de Lawrencia depuis qu'elle était enfant.

Dans un sursaut de lucidité, elle tend une enveloppe à son amie.

— Je crois qu'il a mis fin à ses jours. J'ai trouvé ça sur le bureau.

Lawrenca lorgne le papier avec curiosité.

— Un suicide ?... Non, ce n'est pas possible, pense-t-elle.

Elle redoute de comprendre. Par expérience, elle sait que les gens qui mettent fin à leurs jours laissent souvent une lettre d'explications à leurs proches. Le ventre noué, Lawrenca décachette grossièrement l'enveloppe à son nom à l'aide de son index. Papier à en-tête de l'entreprise Pellini, écriture sismographique. Impossible de reconnaître la main de son grand-père. Par doute ou par déni, elle refuse de croire à la thèse du suicide.

Les yeux de la jeune femme accrochent une nouvelle fois le visage meurtri de son aïeul. Contrôlant au mieux ses émotions, elle décide de se lancer dans le décryptage de la lettre.

Ma chère enfant,

Je sais que tu ne comprendras pas mon geste. Je ne te le demande pas de toute façon.

Quand ta tristesse sera moins douloureuse, tu te rendras chez maître Jacob. Il te guidera dans tes démarches.

Sache que depuis le jour où tes parents sont morts, je t'ai aimé comme ma propre fille. Tu as été mon soleil pendant toutes ces années. Tu m'as donné tant de bonheur, tant de sourires, tant d'éclats de rire aussi. Pour cela, je te remercie.

Tes premiers pas, tes premiers mots, tes premières remarques pertinentes, désobligeantes

aussi, j'ai été fier de tout cela. Fier aussi, de t'aider à devenir la femme que tu es.

Même si je ne suis plus là, la vie continue, ta vie continue !

Ne t'inquiète pas, je quitte ce monde sans regret ni remords, en lui laissant la personne la plus lumineuse que je connaisse, toi, mon ange.

Je t'aime et serai toujours fier de toi.

Tuo nonno d'amore.

PS : Ton chemin de vie ne fait que commencer.

Tuo nonno d'amore. Ton papy d'amour.

C'est comme cela que Lawrencia appelait son grand-père en lui faisant un câlin le matin. Et c'est ainsi qu'il signe sa lettre d'adieu. Il n'en faut pas plus à la jeune femme pour que sa rationalité s'évapore au profit d'une profonde tristesse. En un instant, elle est redevenue une enfant. Éperdue, elle se rapproche d'Alicia et se jette brutalement dans ses bras.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? se lamente-t-elle. Pourquoi s'est-il suicidé ? Pourquoi ?

La peine se mue en colère, Lawrencia se transforme en un véritable patchwork émotionnel. Les mains chaudes d'Alicia l'apaisent et l'aident à se ressaisir. Elle s'attarde de nouveau sur le corps de son grand-père, sort son téléphone et compose le numéro de la police. Un opérateur prend son appel dans la minute. Les idées claires, elle annonce :

— Bonjour, je m'appelle Lawrencia Pellini, je suis médecin et je viens de découvrir un meurtre au 19 de la rue des Forges.